

**Lyonel
Trouillot**

Parabole du failli

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Alors qu’il semble enfin devoir connaître le succès, Pedro, un jeune comédien haïtien en tournée à l’étranger, se jette du douzième étage d’un immeuble. Dans son pays natal, l’un des deux amis avec lesquels il partageait au hasard des nuits un modeste appartement aux allures de bateau-ivre tente alors, entre colère et amour, de comprendre les raisons de ce geste, au fil d’une virulente adresse au disparu, comme pour remplir de son propre cri le vide laissé par celui qui déclamaient dans les rues de Port-au-Prince les vers de Baudelaire, Éluard ou Pessoa, faute de croire aux poèmes que lui-même écrivait en secret et qu’il avait rassemblés sous le titre : “Parabole du failli”.

Un homme est tombé, qui n’avait pas trouvé sa place dans le monde d’intense désamour qui peut être le nôtre : dans l’abîme que crée sa disparition s’inscrit l’échec du suicidé mais aussi de celui qui reste, avec sa douleur et ses discours impuissants. À travers ce portrait d’un homme que le terrifiant mélange du social et de l’intime a, de l’enfance au plongeon dans le vide, transformé en plaie ouverte au point de le contraindre, pour être lui-même, à devenir tous les autres sur la scène comme dans la vie, Lyonel Trouillot, dans cette nouvelle et bouleversante “chanson du mal-aimé”, rend hommage à l’humanité du désespoir, à l’échec des mots qui voudraient le dire mais qui, même dans la langue du Poète, ne parviennent jamais à combler la faille qui sépare la lettre de la réalité de la vie.

LYONEL TROUILLOT

Romancier et poète, intellectuel engagé, acteur passionné de la scène francophone mondiale, Lionel Trouillot, dont toute l'œuvre est publiée chez Actes Sud, est né en 1956 dans la capitale haïtienne, Port-au-Prince, où il vit toujours aujourd'hui. Son précédent roman, La Belle Amour humaine (2011), a obtenu le Grand Prix du roman métis 2011 ainsi que le prix du Salon du livre de Genève.

DU MÊME AUTEUR

- DEPALE, en collaboration avec Richard Narcisse, éditions de l'Association des écrivains haïtiens, Port-au-Prince, 1979.
LES FOUS DE SAINT-ANTOINE, éditions Deschamps, Port-au-Prince, 1989.
LE LIVRE DE MARIE, éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1993.
LA PETITE FILLE AU REGARD D'ÎLE, éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1994.
ZANJNANDLO, éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1994.
LES DITS DU FOU DE L'ÎLE, éditions de l'Île, 1997.
RUE DES PAS-PERDUS, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 517.
THÉRÈSE EN MILLE MORCEAUX, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 1127.
LES ENFANTS DES HÉROS, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 824.
BICENTENAIRE, Actes Sud/Leméac, 2004 ; Babel n° 731 ; Hatier, 2008.
L'AMOUR AVANT QUE J'OUBLIE, Actes Sud/Leméac, 2007 ; Babel n° 969.
HAÏTI (photographies de Jane Evelyn Atwood), Actes Sud, 2008.
LETTRES DE LOIN EN LOIN. UNE CORRESPONDANCE HAÏTIENNE. Avec Sophie Boutaud de la Combe, Actes Sud, 2008.
RA GAGANN, pwezi, Atelier Jeudi soir, 2008.
ÉLOGE DE LA CONTEMPLATION, Riveneuve, 2009.
YANVALOU POUR CHARLIE, Actes Sud/Leméac, 2009 (prix Wepler 2009) ; Babel n° 1069.
LA BELLE AMOUR HUMAINE, Actes Sud/Leméac, 2011 ; Babel n° 1192.
LE DOUX PARFUM DES TEMPS À VENIR, Actes Sud, 2013.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02401-7

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2013
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-1266-3

LYONEL TROUILLOT

Parabole du failli

roman

ACTES SUD

À Sabine, Marie, Élodie.

*Zaka Mede, pa tou tan ti kwi nan
men m
M ap mande lacharite.
“Zaka Mede, je ne tendrai pas tou-
jours ma sébile
pour demander la charité.”*

CHANT POPULAIRE HAÏTIEN

*Tout cœur qui tremble mérite amour
Mais lui,
De son vol
Et de son désir,
Sur quelle branche se posera-t-il?*

MOMAR D. KANE

*Je ne ferai pas avec le monde ma paix
sur votre dos.*

AIMÉ CÉSAIRE

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Le 12 novembre 1997, le comédien haïtien Karl Marcel Casséus décédait à Paris dans des circonstances tragiques. Si on peut trouver des ressemblances entre lui et le personnage principal de ce livre, cette œuvre de fiction ne raconte pas sa vie. Ni sa mort.

Sont cités ou évoqués dans ce livre de nombreux poètes et paroliers : Paul Éluard, René Philoctète, Alfred de Musset, Magloire Saint-Aude, Alphonse de Lamartine, Pablo Neruda, Victor Hugo, Carl Brouard, François Villon, Rous-san Camille, Jean Racine, Anthony Phelps, Kateb Yacine, Walt Whitman, Nazim Hikmet, Charles Baudelaire, Guillaume Apollinaire, Paul Fort, Léo Ferré, Claude Delécluze, Michèle Senlis, Louis Aragon, Paul Verlaine, Joachim Du Bellay, Carlos Saint-Louis, Léon Gontran Damas, René Char et Charles Dumont.

L. T.

Pardon Pedro. Tu avais beau nous dire que les bulletins de nouvelles c'est pire que le théâtre. Mensonges et jeux de rôle. Que tel grand artiste dont on avait annoncé trois fois le décès s'était sorti trois fois d'un coma éthylique. Trois fois ses fans se sont laissé prendre et sont allés par centaines poser des fleurs devant sa maison, brûler des cierges à sa mémoire de spécialiste de la résurrection à grands coups de calmants et de chirurgie esthétique. Tu avais beau nous répéter que les informations, ça marche selon le goût du jour et l'échelle des valeurs. Tu voulais dire marchandes, mais tu n'aimais pas les concepts et choisisais l'ellipse contre la théorie. Lorsque avec l'Estropié nous partions dans des discussions sur les modes et les systèmes, la différence entre les réformes et les révolutions, tu te contentais de sourire et tu allais dehors jouer avec les enfants. Tu aimais les enfants. Tu avais beau nous dire : "Méfiez-vous, mes amis, les infos c'est un piège à cancrs, ils inventent des charniers n'ayant jamais existé et il est de vrais morts dont on ne parle jamais", tu avais beau nous répéter : "Méfiez-vous". Tu ne le disais pas qu'à nous. Tu avais pris l'habitude d'alerter les passants, toute personne que tu croisais sur ton chemin. Tu

déambulais dans les rues du quartier et t'adressais aux mendiants agenouillés sur les marches de l'église de Saint-Antoine. Aux automobilistes, y compris aux bonnes bourgeoises, ces femmes climatisées qui passaient au volant de leurs véhicules, les vitres montées, l'accélérateur à ras le plancher, la tête droite, sans un regard pour notre quartier sans lauriers et sans flamboyants qui ne ressemble pas aux leurs. Aux piétons fatigués ou alertes, jeunes ou vieux, ventrus ou maigrets. Aux militaires en uniforme qui te traitaient de fou et te disaient de prendre garde parce qu'on a beau parler de démocratie, de liberté d'expression et autres illusions, ici comme ailleurs les fous trop bavards finissaient en prison. Aux marchands de bonbons et de glace concassée. À la vendeuse de cigarettes au détail que la mort de son fils dans un voyage clandestin avait rendue toute triste et que toi seul parvenais à faire sourire. Aux enfants. C'est fou comme tu aimais les enfants. Aux vieilles qui s'essoufflaient en grimpant la colline dans leurs chaussures d'un autre temps et auxquelles tu offrais quelquefois ton bras, parce que la pente est raide et ce n'est pas plus mal si les forts aident les faibles. Tu aimais les vieilles presque autant que les enfants, et, toutes fières, avec des sourires de bal de débutantes, elles grimpaient à ton bras cette satanée colline qui avait épuisé leurs rêves, leurs jambes, leurs amours. Le dernier homme à leur avoir donné le bras avant toi était mort depuis longtemps. Va-t'en savoir pourquoi, cette putain de colline est une machine à faire des veuves. Chez le peuple de la colline, les dépenses physiques tuent les hommes avant la cinquantaine et les privations gardent longtemps les femmes en vie. Les femmes meurent lentement, comme une

plante qui s'effrite, rapetisse, pour un jour disparaître. Quand tu marchais dans Saint-Antoine, tu donnais le bras aux veuves et avais un mot pour chacun, un sourire pour chacune, une confidence pour nous tous, un bonjour pour tous les vivants. Tant pis s'ils ne t'écoutaient pas et te tournaient le dos. Tu disais qu'il faut parler aux hommes comme dans le dos du vent, en retard de vitesse, "*à perte*", comme dit le poète. "*Tout se perd et rien ne vous touche.*" Mais rien n'est absolu, éternel, définitif. Pas même la merde. Et, à force de tourner, il arrive que le vent revienne sur ses pas, ramasse de vieux mots, des consignes d'amour autrefois inaudibles, et tout n'est pas perdu. Tu traînais dans la rue ton sac de paraboles, comme l'autre qui n'en finissait pas de dire à sa mère et à ses amis, à son père adoptif – un brave type, celui-là, quelle modestie faut-il pour prendre pour épouse la mère d'un enfant né comme au passage du vent –, aux ouvriers et aux comptables, aux pêcheurs et aux érudits : "*... en vérité, je vous le dis...*" Toi, tu disais : "Les bulletins de nouvelles c'est de la sauce piquante versée sur le malheur, les infos c'est le pouvoir, inventez des informations à la convenance de vos rêves et vos rêves prendront le pouvoir." Tu avais beau nous dire ces choses, nous exhorter à la méfiance quand nous écoutions la radio, le soir où, en écoutant la station étrangère que la femme du camionneur impose à son mari comme une thérapie conjugale, nous avons entendu qu'un garçon de chez nous s'était jeté du douzième étage d'un immeuble d'une grande ville, que les causes de son suicide n'étaient pas connues, nous avons compris qu'entre deux mensonges, les bulletins de nouvelles nous révélaient parfois de tristes vérités. Nous

te croyions ailleurs, donnant la comédie. Et voilà que par la voix du présentateur tu rentrais chez toi, dans notre deux-pièces, comme par effraction, comme la pire des surprises, comme si ton corps s'était brisé là, devant nous, dans la chambre.

Je n'aime pas cette station de nouvelles étrangères. Ni le camionneur. Ni sa femme. Ni leurs jeux. Quand il rentre couvert jusqu'aux cheveux du sable des carrières, avec sa paie du jour dans sa poche, et, dans ses mains, un sac de bonbons d'amidon acheté au carrefour des Quatre-Chemins, elle prétend prendre sur son teeshirt l'odeur d'une autre femme. Et lui de se défendre et de dire que c'est l'odeur de la route, que, comme une femme, la route a son parfum, surtout la nuit. Une odeur de mirage qui envahit le voyageur, se plante sur ses vêtements, le soule jusqu'au matin. Et tout en mangeant les bonbons, elle lui demande où ça qu'il suit des cours pour apprendre à parler comme un qui a de l'instruction, alors qu'il n'a même pas son certificat d'études primaires, et que son permis de conducteur de poids lourds, il ne l'a obtenu que par magouille vu qu'il n'aurait jamais pu passer l'épreuve écrite. "Quand les pauvres se mettent à avoir de la classe et s'expriment comme des chérubins vivant dans les nuages, c'est qu'ils se laissent atteindre par les vices des riches." Et elle commence à pleurer. Pleure sur la trahison. Sur les routes et les beaux parleurs. Sur le carrefour des Quatre-Chemins que les hommes passent pour changer de destin, en laissant leurs épouses à elles-mêmes. Au diable les voyages ! Puis les larmes tournent aux hurlements. Et les bonbons qu'elle mâche, les larmes et les cris, ça fait un drôle de mélange sonore de tristesse et d'avidité. Et il la

prie de se calmer : “Les voisins entendent tout!” Et elle : “Qu’importe si les voisins entendent. Et c’est qui les voisins? Les trois bons à rien qui ne sont plus que deux, et des pauvres comme nous qui n’ont rien à cacher, pas même leur pauvreté. Maintenant que monsieur parle la belle langue des poètes et qu’il fait dans les boniments, il ne supporte pas que les voisins entendent les larmes de sa femme qui lui reprise ses chemises et lave ses caleçons.” Et recommencent les hurlements : “Tu me trompes! Tu me trompes!” Et lui, pour la calmer, promet qu’il ne partira plus : “Je t’aime. Je t’aime. Je ne partirai plus. Je te le jure sur la tête de ma grand-mère. – Elle est morte. – Oui, mais c’est elle qui m’a élevé. Sur la tête de ma grand-mère qui m’a élevé je ne bougerai plus d’ici. Je n’irai pas plus loin que le parvis de l’église de Saint-Antoine. Je ne ferai même pas un tour complet du quartier de l’échoppe du coiffeur à la boutique du cordonnier. Ce sera mon nouveau périmètre. – Tu promets? – Je promets.” Et, triomphante, elle allume la radio : “Si tu rêves de voyage, alors écoute.” Elle lui met à plein volume la station des nouvelles étrangères qui nous arrive par satellite. Et les musiques d’un autre monde, ses merveilles et atrocités, envahissent notre espace, nous refusent tout droit au silence, grimpent par-dessus les toits, se faufilent entre les cloisons, se glissent sous les portes et pénètrent dans les maisons du quartier. Et voilà que nous tous, en vrais voisins complices, écoutons les nouvelles d’ailleurs : les avancées des technologies de pointe et telle trêve que deux États belligérants viennent enfin de signer. Voilà pour le premier segment alors que le couple commence à faire l’amour et que la femme crie : “Demain, je le sais, tu me trahiras.” Et telle usine

qui a sauté. Et une nouvelle portée de travailleurs délocalisés. Tiens, maintenant on dit portée pour les humains qui perdent leurs emplois, comme pour les truies quand elles mettent bas. Et la trêve tout juste signée qui n'est déjà pas respectée, parce qu'il y a des États plus puissants que d'autres qui savent que si les écrits restent, ce n'est pas pour autant qu'ils disent la vérité. Voilà pour le deuxième segment alors que le couple continue de faire l'amour, fait durer le plaisir, et que, pas loin de la jouissance, la femme continue de crier : "Demain tu me trahiras !" Et nous, on finit par s'endormir d'une seule oreille, avec tous les cauchemars du monde dans l'autre moitié de nos têtes. Et le lendemain matin, c'est le bruit du moteur du camion qui nous réveille. Si fort, le bruit, que l'on se demande si les bombes tombées de la bouche du présentateur tout le long de la nuit ne sont pas venues finir leur course dans ce quartier pourri de Saint-Antoine.

Oui. Ce soir où la station des nouvelles étrangères a annoncé qu'un garçon de chez nous s'était jeté du douzième étage d'un immeuble d'une grande ville, que les causes de son suicide n'étaient pas connues, tandis que le camionneur et sa femme se livraient à leurs jeux, l'Estropié et moi, nous avons regardé le matelas sur lequel tu ne te coucherais jamais plus. Nous l'avions laissé à sa place pour le jour où tu reviendrais. L'autre, quand il revient, il convient qu'il retrouve les choses du cœur à la même place. Comme une preuve qu'il nous a manqué. Ce matelas, tu l'avais acheté dans un bric-à-brac du Poste Marchand, au pied de la colline. Tu l'avais choisi à cause des motifs imprimés sur la toile. De vagues lignes courbes sans qualité auxquelles tu donnais

force d'âme, et qui évoquaient selon toi le labyrinthe du destin. Toujours pourri, le destin. À preuve, les trous creusés dans ton matelas fétiche par le temps et les mites. Ce matelas, tu avais grimpé la pente raide de la colline de Saint-Antoine en le portant sur ton dos. Deux gamins faisaient semblant de t'aider, mais se contentaient en réalité de profiter de l'ombre que tu leur offrais. Tu l'avais ensuite posé dans ce coin sombre que tu avais choisi pour en faire ta demeure à côté du lit en fer de l'Estropié. Et, maintenant que tu ne reviendras pas, nous ne l'avons toujours pas bougé, ton symbole mité du destin. Ni recouvert d'un drap. Tu détestais les draps, les enveloppes, les couvertures. Nous le gardons à ta convenance. Et, parfois quand on a trop bu, l'un ou l'autre se jette dessus et joue à être toi. Mais, merde, nous n'avons pas ton talent pour être soi-même et les autres.